Se voir à travers l'autre : Retz juge de Gondi

Malina Stefanovska

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/835>

DOI : 10.4000/elh.835

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 26 novembre 2010

Pagination : 115-124

ISBN : 978-2-35698-022-9

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Malina Stefanovska, « Se voir à travers l'autre : Retz juge de Gondi », *Écrire l'histoire* [En ligne], 6 | 2010, mis en ligne le 26 novembre 2013, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/835> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.835>

Se voir à travers l'autre : Retz juge de Gondi

RETZ AURA ÉTÉ TOUT À LA FOIS UN ORATEUR, un pamphlétiste et un causeur, un dignitaire de l'Église, un séducteur, un négociateur et un conspirateur. Toutes ces facettes ont été perçues par ses contemporains, mais il en est une que seule la postérité a pu connaître et qui, à mon avis, n'a pas été suffisamment soulignée : Retz fut un historien très conscient de ce qu'il faisait, conscience historienne qu'avive le dédoublement du retour sur soi (le mémorialiste étant en même temps le personnage central de son récit et l'historien de ce personnage).

Que Retz se pose avant tout en historien ne fait aucun doute. Sa première œuvre connue, *La Conjuration du comte de Fiesque*, est par excellence un exercice d'appropriation. Suivant de près l'historien italien Guichardin, Retz y rapporte une conspiration politique de la Renaissance dans la république de Gênes, sans modifier les faits, qu'il ne

connaissait que de seconde main, mais en développant une réflexion soutenue sur ses causes proches et lointaines, sur les fautes des gouvernants qui l'ont provoquée, sur les raisons de son échec et sur la leçon morale qu'elle peut offrir à la postérité. Il s'agit bien évidemment d'une histoire particulière et non générale, mais qui n'est ni de son temps ni de son pays. On retrouve dans les écrits de circonstance de Retz – les pamphlets et les *Lettres épiscopales* – la même propension à récapituler un passé parfois lointain et à lui assigner un sens pour les besoins de sa cause. Cette perspective historique est réaffirmée dès l'incipit des *Mémoires*, où Retz se place sous l'égide de César comme auteur des *Commentaires* et reprend certains adages communs aux historiens de son temps. En effet, lorsqu'il y promet de dévoiler « les plus secrets motifs de [s]a conduite, et les replis les plus cachés de [s]on cœur ¹ », ce n'est pas en

1. Cette variante du manuscrit (C, E), dont on ne possède pas de copie autographe, est citée dans Retz, *Mémoires*, dans *Œuvres*, éd. Marie-Thérèse Hipp et Michel Pernot, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1984, p. 1243. Dans la variante principale, Retz parle de « lever le voile » sur ses fautes, et d'instruire son interlocutrice « nuement et sans détour des plus petites particularités » et des « démarches qu'il a] faites en tous les temps de [s]a vie » ; *op. cit.*, p. 127. Toutes les citations ultérieures renvoient à cette édition.

Portrait de Jean-François-Paul de Gondy (1614-1679), cardinal de Retz dans une composition de Gilles Rousselet (1610-1686). (DR)

autobiographe – notion encore inconnue à son époque – qu’il s’exprime, mais bien en auteur d’histoire, comme en témoignent des formules similaires chez ses contemporains, pour qui l’analyse psychologique est surtout au service du récit historique :

Étudier l’histoire c’est étudier les motifs, les opinions, et les passions des hommes, pour en connaître tous les ressorts, les tours et les détours, enfin toutes les illusions qu’elles savent faire à l’esprit, et les surprises qu’elles font au cœur. En un mot c’est apprendre à se connaître soi-même dans les autres. ²

2. Mabillon, *Traité des études monastiques*, Ch. Robustel, 1691, II^e partie, chap. VIII, p. 233, qui affirme aussi : « Savoir l’histoire, c’est connaître les hommes qui en fournissent la matière : c’est juger de ces hommes sainement. » La même déclaration ouvre de nombreux ouvrages qui discutent du métier d’historien, telle la *Méthode pour étudier l’histoire* de Nicolas Lenglet du Fresnoy (P. Gaudouin, 1729, vol. I, p. 3), ou encore *De l’usage de l’histoire* de Saint-Réal (Cl. Barbin, 1671).
3. Sur ce sujet, voir les travaux de Marc Hersant, notamment « Vitesse d’écriture et vérité aristocratique dans les *Mémoires* du cardinal de Retz et dans les *Mémoires* du duc de Saint-Simon », *XVII^e siècle*, n° 231, avril-juin 2006, p. 199-216, ou « Saint-Simon lecteur du cardinal de Retz », *Littératures classiques*, n° 57, *Cardinal de Retz. Mémoires*, 2005, p. 177-195.

Nombre d’autres procédés des histoires de son temps sont également présents dans les *Mémoires* : le respect de l’ordre chronologique, le retour analytique sur le passé, l’analyse de phénomènes historiques de longue durée, la discussion des causes lointaines et immédiates de la Fronde, des indications précises de dates et de jours qui jalonnent le récit. Il faut y joindre certains portraits dressés selon le modèle – inversé – des *Vies des hommes illustres* de Plutarque, ou encore les harangues, dont le nombre et l’ampleur n’ont pas été suffisamment soulignés par la critique. Enfin, malgré un récit enjoué de forme dialogique, le mémorialiste fournit des indications fréquentes sur ses sources, insiste sur la valeur d’information de son récit, ne sacrifiant jamais l’instruction au plaisir, et réaffirme constamment sa recherche de la vérité historique, même – et peut-être surtout – lorsque celle-ci sort du cadre du vraisemblable ³.

Mais si les *Mémoires* de Retz relèvent clairement du genre de l’histoire particulière et si son récit nous saisit par son immédiateté et nous projette dans les événements narrés, il comporte aussi une méditation discrète sur la politique et l’histoire, sur le passage du temps et sur l’auteur lui-même. Cette œuvre représente en cela, sinon

une autobiographie dans le sens moderne, du moins la trace privilégiée d'une subjectivité unique. Les valeurs aristocratiques de Retz, sa sociabilité, ses pensées sur la gloire et bien d'autres aspects font de lui un homme de son temps, mais le regard rétrospectif qu'il projette constamment sur lui-même, la conscience de son historicité, est un trait qui le rapproche de nous. Retz est moderne par son rapport ironique et réfléchi envers son « moi » passé.

Ce rapport est travaillé de deux mouvements contraires : la distanciation et le rapprochement entre le mémorialiste et son personnage, que j'appellerai ici respectivement Retz et Gondi – son patronyme –, pour les distinguer. Le premier, on le sait, est âgé de plus de soixante ans (Retz est né en 1613, et les *Mémoires* furent composés entre 1675 et 1677, ainsi que l'a établi avec certitude André Bertière ⁴), le second n'a que quelque vingt ans au début du récit, et la quarantaine lorsque celui-ci s'interrompt abruptement, en l'année 1655. Le récit mémorialiste joue sur une distance discrète entre Retz et Gondi. Mais si, dans un premier temps, ce rapport est marqué par une supériorité ironique du narrateur ⁵, il débouche sur une acceptation indulgente de son « moi » passé. Dans cette articulation délicate entre la distance et la proximité, Retz joue sur la complicité avec la destinataire de ses *Mémoires*, dont la médiation est

nécessaire non seulement pour soutenir la raillerie, mais aussi pour lui donner ce ton teinté de sympathie qui la caractérise. Cette figure féminine inconnue contribue donc à donner à l'écriture de Retz la profondeur d'une histoire réfléchie : elle fonde le dédoublement nécessaire à toute conscience de soi ancrée dans le passé.

La distance

Un écart existe toujours entre un auteur et son héros, l'historien et son objet, même dans les rares cas où ceux-ci ont la même identité civile. Le terme « conscience » porte d'ailleurs en lui la trace d'un dédoublement constitutif de toute connaissance de soi. Cette distance entre le sujet de l'énonciation et celui de l'énoncé est plus grande lorsqu'il s'agit du passé. Elle rend alors compte de l'altération du « moi » à travers le temps et distingue l'autobiographie du journal, l'histoire de la chronique. Condition indispensable de toute écriture de soi, elle est d'autant plus importante chez un auteur comme Retz, qui affirme explicitement :

Il n'y a de véritables histoires que celles qui ont été écrites par les hommes qui ont été assez sincères pour parler véritablement d'eux-mêmes. (p. 163)

Même si le mémorialiste fait ici référence à une participation personnelle aux événements ra-

4. André Bertière, *Le Cardinal de Retz mémorialiste*, Klincksieck, 1977.

5. Hobbes, qui se trouvait à Paris pendant la Fronde et fréquentait les mêmes cercles que Retz, affirme que la cause du rire naît du sentiment de supériorité que l'on éprouve par rapport à autrui.

contés, son affirmation reste valide dans un sens plus large. En effet, toute histoire « réfléchie » – et par là plus objective – comprend un passage par (et un retour sur) la subjectivité de l'historien. Et ce retour, chez Retz, se révèle de façon privilégiée dans l'ironie, qui donne le ton aux *Mémoires*. C'est là une différence essentielle avec Saint-Simon, qui se moque rarement de lui-même⁶. Ce dernier ne cache certes pas ce qu'il est et rapporte parfois des détails hilarants, comme la passion qui le pousse à sauter sur une armoire pour se faire mieux entendre par ses pairs, ou cette « suite enragée » dans les idées que lui attribuait à juste titre son ami le Régent, mais il ignore presque complètement toute prise de distance vis-à-vis de ce qu'il fut. On a l'impression non qu'il en est incapable, loin de là, mais qu'il n'en a ni le temps ni l'intérêt, puisque se décrire le détournerait de sa véritable passion, celle du voyeur. À l'inverse, Retz, qui se place davantage au centre des événements racontés, pose sur soi un regard plus soutenu, et nettement plus amusé. Moins entier que son successeur, il est plus enclin à se moquer de lui-même et des divers rôles joués dans la *comœdia in comœdia* que fut sa vie.

Afin de mieux montrer la visée rétrospective de Retz sur Gondi, on peut prendre en contre-exemple sa description du comte de Fiesque. Ce personnage est clairement, pour le jeune historien, un « prototype » et *La Conjuration de Fiesque* est, selon les critiques, un « manuel de conspirateur⁷ ». Lorsqu'il l'écrivait, Retz n'avait encore trempé dans aucune des menées qui feront de sa vie une *imitatio*, une sorte d'« explication de texte » par la pratique. Mais, tout en représentant un modèle, Fiesque est aussi « un autre » envers qui l'historien, plus éloigné, n'a pas la même familiarité qu'avec soi-même. En d'autres termes, Retz ne rit pas de Fiesque. La distance entre les deux n'est pas du même type que celle qui apparaît entre Retz et Gondi et l'ironie n'y a aucune place. Voici comment le jeune historien décrit son héros, qui a pratiquement le même âge que lui⁸ :

Jean-Louis de Fiesque, comte de Lavagne, sorti de la plus illustre et la plus ancienne maison de Gênes, riche de plus de deux cent mille écus de rente, âgé de vingt-deux ans, doué d'un des plus beaux et plus élevés esprits du monde, ambitieux, hardi et entreprenant, menait, en ce temps-là, dans Gênes, une vie bien contraire à ses inclinations naturelles. Comme il était

6. Saint-Simon loue Retz précisément pour ses *Mémoires*, « où il sacrifie si continuellement à la vérité, et où l'amour-propre trouve si peu son compte » ; cité par Yves Coirault dans son édition de Saint-Simon, *Les Siècles et les Jours. Lettres (1693-1754) et Note « Saint-Simon » des Duchés-pairies, etc.*, H. Champion, 2000, p. 912. À noter que l'ironie est absente des *Mémoires* de La Rochefoucauld ou encore de M^{lle} de Montpensier, qui, eux, s'adressent à la postérité plutôt qu'à un interlocuteur familial.
7. Voir l'introduction et les notes de Marie-Thérèse Hipp et Michel Pernod, dans Retz, *Œuvres, op. cit.* ; J. H. M. Salmon, *Cardinal de Retz. The Anatomy of a Conspirator*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1969.
8. Retz – ainsi que l'a établi avec certitude Derek A. Watts dans son édition critique de *La Conjuration de Fiesque* (Oxford, Clarendon Press, 1967) – avait composé cette histoire à l'âge de vingt-cinq ans, et non à dix-huit, comme il l'affirme dans ses *Mémoires*, probablement pour faire croire à sa précocité, ou par simple oubli.

passionnément amoureux de la gloire, et qu'il manquait d'occasions d'en acquérir, il ne songeait qu'aux moyens d'en faire naître. (p. 9)

Cette introduction présente de manière assez stéréotypée le conflit personnel d'un jeune ambitieux sans débouchés qui sera la cause de sa conjuration et de sa mort. Fiesque est décrit de manière élogieuse, de l'extérieur, même si l'historien imagine et décrit ses pensées. Mais pour le lecteur, il reste non seulement moins vivant, mais aussi nettement moins attachant que ne le sera le héros des *Mémoires*. Il apparaît comme orgueilleux sans autre raison que sa naissance, ambitieux mais incapable de résister aux conseillers flatteurs, hypocrite. Rien ne laisse voir chez lui une intelligence supérieure, bien au contraire. On voit surtout son insatisfaction, qui ne paraît pas nécessairement fondée aux yeux du lecteur, malgré les justifications de Retz. Ce qui lui fait défaut est précisément ce regard amusé et moqueur que l'on peut poser sur sa propre jeunesse. Il est intéressant que ce manque provienne d'une trop grande proximité entre l'historien et son personnage: bien qu'il soit question d'un autre que lui, Retz écrivant sur Fiesque serre celui-ci de trop près et le prend trop au sérieux, ce qui est compréhensible puisque, compte tenu de son âge lorsqu'il composait *La Conjuration*, il adopte en fait le point de vue de « Gondi juge de Fiesque ». Mais cela nous donne une idée de ce qu'aurait pu être « Gondi juge de Gondi » : crédule, collant à son personnage et le posant comme victime du

seul destin et non de son propre aveuglement. Du point de vue psychologique, sa vie racontée par lui-même aurait présenté peu d'intérêt.

Il en va tout autrement dès lors que c'est Retz qui juge Gondi: la distanciation, étayée par le recul temporel et marquée par l'ironie, donne le ton au récit. Le résultat est une instance subjective plus complexe, comme le met en évidence l'incipit des *Mémoires*. Dès la première page, immédiatement après la longue adresse à sa destinataire, Retz reprend en effet la formule utilisée pour Fiesque afin de se présenter au lecteur: « Je sors d'une maison illustre en France et ancienne en Italie » (p. 128). Mais ce début s'arrête net, pour laisser place à l'évocation d'un esturgeon monstrueux pêché sur la propriété familiale le jour de la naissance de Retz. Sans être nécessairement ironique, la mention de ce présage aussitôt nié permet au narrateur de poser d'emblée qu'il ne s'« estime pas assez pour [s]e croire un homme à augure ». Il est évident que le récit de vie qui suit ne sera pas, comme celui de Fiesque, un embellissement, mais une réflexion nuancée cherchant à éviter « les deux écueils » qui guettent selon Retz ceux qui écrivent leur vie: « la fausse gloire et la fausse modestie ».

C'est grâce au rire que Retz réussit cette délicate navigation. Quoiqu'on ne puisse connaître tous les épisodes de sa jeunesse retenus dans les *Mémoires* à cause des feuillets qui manquent au manuscrit, deux *leitmotive* se dégagent assez vite,

les femmes et les projets hasardeux (duels, rapt, conspirations), tous deux étroitement liés au désir d'échapper à la carrière ecclésiastique. La première anecdote rapportée est un duel qui semble entrepris sans offense personnelle, comme pour se mettre à l'épreuve et se faire valoir. Notant qu'il avait fait dire au jeune Attichi « de se servir de [lui] la première fois qu'il tirerait l'épée », Retz enchaîne : « Il la tirait souvent, et je n'attendis pas longtemps » (p. 128). Il s'agit donc d'une stratégie plus que d'un mouvement impulsif, ainsi que le montre la conclusion :

Ce combat fit assez de bruit ; mais il ne produisit pas l'effet que j'attendais. Le procureur général commença des poursuites ; mais il les discontinua à la prière de nos proches ; et ainsi je demeurai là avec ma soutane et un duel. (p. 128)

À la suite dans le texte publié, le jeune Retz se lance dans un deuxième duel, défiant sans grande raison son rival dans une amourette qu'il tentait d'engager pour se consoler d'une autre... Lorsque le combat se termine par un échange de civilités et l'accord de le tenir secret pour sauver l'honneur de la dame, Retz conclut de nouveau :

Ce n'était pas mon compte ; mais quel moyen honnête de le refuser ? On ne parla que peu de cette affaire, et encore fut-ce par l'indiscrétion de Noirmoutier, qui, l'ayant apprise du marquis de Boisi, la mit un peu dans le monde ; mais enfin, il n'y eut point de procédures, et

je demeurai encore là avec ma soutane et deux duels. (p. 129)

Enfin, quelques pages plus loin, il rapporte un troisième et dernier duel, engagé selon ses termes après une querelle « à propos de rien ». Sa conclusion est encore plus désenchantée :

Je n'oubliai rien pour faire éclater ce combat, jusques au point d'avoir aposté des témoins ; mais l'on ne peut forcer le destin, et l'on ne songea pas seulement à en informer. (p. 133)

Que nous disent ces récits du rapport de Retz avec Gondi ? Le jeune homme se trouve dans la même situation que Fiesque, avide de gloire et ne sachant où la chercher, mais certain que ce ne sera pas dans la carrière ecclésiastique à laquelle le destine son père. La donne est similaire, à ceci près que, si Fiesque était l'objet d'une « héroïsation ⁹ », Gondi est celui d'une moquerie en bonne et due forme. L'écart considérable entre le désir passionné de gloire et les moyens saisis par le jeune rebelle sans cause, duels ou projet de rapt amoureux (sur lequel je reviendrai), rend Gondi éminemment comique. Il n'est aucunement question de hauts faits, de conquêtes, ni même de conjurations politiques. Celles-ci, d'ailleurs, ne tarderont pas à se présenter, donnant au mémorialiste une autre occasion de tourner son personnage en dérision.

9. Le terme est de René Pintard dans « La conjuration de Fiesque ou l'héroïsation d'un factieux », dans Noémi Hepp, Georges Livet (éd.), *Héroïsme et création littéraire sous les règnes d'Henri IV et de Louis XIII*, Klincksieck (Actes et colloques, 16), 1974, p. 225-232.

Grâce à la répétition de la syllepse ¹⁰, l'auteur présente une image vive, quoique certainement fausse, du duelliste en soutane. Le raccourci comique est d'autant plus efficace que cette soutane n'est évoquée que dans la mesure où ce qu'elle signifie est démenti par les actions de Gondi, comme lorsqu'il y glisse un couteau avant d'entrer dans la salle du Palais, puis en parle ostensiblement à quelqu'un dans sa suite, ou encore lorsqu'il y est enveloppé par La Rochefoucauld et ses factotums qui tentent de l'assassiner entre deux portes de cette même salle. Tout cela renforce l'idée que ces duels ne sont pas le fruit de l'impétuosité du jeune Gondi, mais bien des stratégies imaginées pour échapper à la soutane. Le dernier de la série est d'autant plus drôle que le narrateur nous montre comment, pour fabriquer un scandale et « faire éclater » ses duels, il va jusqu'à « aposter des témoins ». La répétition en crescendo de ses échecs témoigne de l'ineptie du héros et l'image du duelliste en soutane s'en prenant au destin qui le nargue résume sous forme comique l'inutilité de toutes ses cogitations. À l'opposé de Gondi, il est certain que Retz ne manque pas sa cible !

Il en est de même avec le rapt manqué de M^{lle} de Scepeaux, histoire qui mérite d'être rappelée ici ¹¹. Gondi, apprenant que son frère aîné devait se marier avec la fille du duc de Retz et

« qu'elle avait une sœur qui possédait plus de quatre-vingt mille livres de rente », se prit à rêver d'une double alliance. Mais, sachant qu'il n'y avait aucune chance qu'on lui permette ce mariage, il « pri[t] le parti de [s]e pourvoir de [lui]-même ». Voici un exemple de ce jeu complexe de distance et de proximité :

Je considérai d'abord M^{lle} de Scepeaux [...] comme ma maîtresse. Je la trouvai très belle, le teint du plus grand éclat du monde, des lis et des roses en abondance, les yeux admirables, la bouche très belle, du défaut à la taille, mais peu remarquable et qui était beaucoup couvert par la vue de quatre-vingt mille livres de rente, par l'espérance du duché de Beaupréau, et par mille chimères que je formais sur ces fondements, qui étaient réels.

Je couvris très bien mon jeu dans le commencement [...]. (p. 130)

Retz expose la mise en œuvre du plan : le jeune homme fit le dévot, parvint à convaincre son père de l'emmener en Bretagne, auprès de sa future belle-famille, soupira devant la belle, puis lui conta fleurette, allant jusqu'à soudoyer sa femme de chambre pour qu'elle l'aidât à persuader la jeune fille de se laisser enlever. Il s'employa enfin à organiser le rapt, financé avec les revenus de ses abbayes, dont il avait obtenu la gestion de son père. Au dernier moment, cependant, ce dernier, prévenu de ses menées par un témoin qui l'avait vu échanger des regards enflammés avec la belle,

10. Figure qui consiste à prendre le terme dans un sens à la fois figuré et littéral.

11. J'en traite de manière plus détaillée dans mon livre : *La Politique du cardinal de Retz. Factions et passions*, Presses universitaires de Rennes, 2008.

le ramena d'urgence à Paris, lui confisquant la cassette où se trouvait tout son argent.

Systématiquement, le narrateur démolit son héros au fur et mesure qu'il construit son histoire. Dans le passage cité, après avoir « entassé » quelques louanges stéréotypées sur la demoiselle, il ajoute subrepticement ses motivations vénales, montrant sa mauvaise foi en amour. Le caractère hâtif de son raisonnement culmine dans le raccourci « mille chimères » et la conclusion, visiblement prématurée : « Je couvris très bien mon jeu, au début... ». Le lecteur se rend vite compte que ce ne sont que des châteaux en Espagne, et que les autres voient non seulement à travers son jeu, mais – mieux que lui-même – à travers celui de la demoiselle : le maréchal de Clérembaut, qui avait vu les regards languissants lancés par la jeune fille, l'assura plus tard « que ce qu'il avait vu ne pouvait pas être un original » (p. 132). Le comique sublime de l'épisode est entièrement dû à la perspective sur Gondi, le narrateur accumulant en même temps les indications de la haute opinion qu'il avait de son machiavélisme et les indices de sa naïveté. Le côté matériel y contribue : d'abord le mélange de vénalité, d'érotisme et d'enflure romanesque dans sa description de la demoiselle, ensuite son ignorance complète concernant l'argent. Retz souligne en effet qu'il donna la somme scandaleuse de cent pistoles à la femme de chambre, qu'il fit la fortune du fermier à qui il afferma son abbaye pour financer le rapt, qu'il plaça son argent dans une cassette facile à

confisquer, etc. Pendant que ce don juan en herbe perfectionne ses projets, « le destin » – accentué par la forme impersonnelle donnée à la réaction de son père lorsqu'il découvre le complot – œuvre de nouveau contre lui : « l'on feignit d'avoir reçu des lettres bien pressantes ; l'on dit un adieu aux dames fort léger et fort public. Mon père me mena coucher à Nantes » (p. 132).

Le récit révèle la distance moqueuse de l'historien envers son personnage passé, qui, toutefois, garde sa cohérence. Son jugement moral implicite est plutôt sévère, ainsi qu'il ressort des expressions « faire le dévot », « se pourvoir soi-même », etc. Les machinations conscientes s'ajoutent à celles qui sont couvertes par la mauvaise foi de Gondi, mais connues du mémorialiste. Le comique est renforcé par la brièveté emphatique de sa conclusion et le clin d'œil complice à son interlocutrice : « Je connus, par ce procédé, que j'avais été pénétré, et j'arrivai à Paris avec la douleur que vous pouvez vous imaginer » (p. 132). Il est inutile de dire que cette comédie donne la matrice de tous les complots ultérieurs de Gondi, qu'il s'agisse d'organiser une révolte de la Bastille ou d'assassiner Richelieu, et qu'elle jette une nouvelle lumière sur la grandiloquence qui ouvre leur récit :

La colère de M^{me} de Guéméné [...], mon aversion pour ma profession, s'unirent ensemble dans un moment fatal, et faillirent à produire un des plus grands et des plus fameux événements de notre siècle. (p. 142)

ou encore :

Je pensais aux moyens de me distinguer : je les imaginai, je les suivis. Vous conviendrez qu'il n'y a que la destinée qui rompit les mesures. (p. 151)

Bien que le ton du narrateur ressemble à celui de *La Conjuration du comte de Fiesque*, sa perspective est ici différente. L'ironie lui permet d'exposer ses pensées d'alors et de garder en même temps sa distance. Gondì nous apparaît sûr de lui et ambitieux, mais impatient et même téméraire, à en croire Richelieu, dont Retz rapporte le commentaire. Comme chez le héros cornélien, ses déclarations frôlent parfois celles de Matamore. Écrivant avec quarante ans de recul, le mémorialiste se révèle aussi plus humble, conscient de ses petites ruses et de son hypocrisie d'antan. On ne peut qu'admirer ce ton juste et léger qui l'aide à faire une histoire objective de sa subjectivité.

La proximité

Si, pour se distancier de son moi passé, Retz utilise l'ironie, pour effectuer un retour harmonieux sur soi, il a recours à la destinataire de ses *Mémoires*, lui confessant le plaisir inattendu qu'il

ressent à lui soumettre ses pensées secrètes. Elle est une amie confiante, une complice, un témoin de la vérité de son discours ; elle est aussi un miroir qui lui épargne de faire son propre portrait. On a souligné le caractère dialogique qu'elle confère aux *Mémoires* puisqu'elle représente en même temps l'interlocutrice de l'entretien oral qui leur sert de modèle et leur lectrice virtuelle¹². Mais il faut insister davantage sur sa fonction de médiation entre le mémorialiste et ses lecteurs, ainsi qu'entre Retz et Gondì. Son anonymat, soigneusement préservé par l'auteur, facilite leur identification avec elle, et les adresses à sa bienveillance complice lui permettent d'éviter la confrontation avec un lecteur potentiellement incrédule ou hostile. La forme dialogique permet l'intrusion constante du narrateur dans son récit, accordant à la fonction locutoire du discours et à son effet affectif un rôle substantiel dans l'instruction historique¹³. Dans le « jury » imaginaire que Retz a convoqué pour juger Gondì, cette première figure de l'altérité qu'est la destinataire des *Mémoires* est le relais de l'examen de soi. Elle re-

12. Les critiques ont remarqué que l'introspection est chez lui un élément original, précurseur de l'autobiographie moderne. Voir Simone Bertière, Introduction aux *Mémoires* de Retz (Garnier, 1987), et Marc Fumaroli, « Retz : des Mémoires en forme de conversation galante », dans *La Diplomatie de l'esprit. De Montaigne à La Fontaine* (Hermann, 1994). Retz cultive cette ambiguïté par des incises du type : « comme je vous l'ai dit souvent », où l'on ne sait pas s'il se réfère au texte des *Mémoires* ou aux entretiens de vive voix que ce texte est censé reproduire. J'ai traité dans mon livre cité du rapport de séduction, voire d'exhibitionnisme verbal que le mémorialiste entretient avec sa destinataire.

13. En fait, toute la trame dialogique entre Retz et son interlocutrice contribue à faire intervenir, pour reprendre la distinction de Benveniste, le niveau du discours dans celui du récit. D'où une certaine distanciation du narrateur par rapport à son personnage et son rapprochement du lecteur. Cette distance de soi à soi ouvre également dans le texte la possibilité de nombreuses spéculations qui, selon les termes de Janet Letts, ont fait du cardinal de Retz un « historien et moraliste du possible » (Janet Letts, *Le Cardinal de Retz, historien et moraliste du possible*, Nizet, 1966) – autre manière de souligner la dimension réflexive de son histoire.

présente sa conscience, sa recherche de la vérité historique.

Car le rire partagé qui permet de se distancier de son passé est aussi l'instrument de la réconciliation avec soi. Si Retz s'amuse tant à écri-

re, c'est certainement grâce à cette destinataire, qu'elle soit réelle ou fictive. Leur complicité fonde l'harmonie avec soi-même, ce sentiment qui sera réhabilité par Rousseau sous le nom d'« amour de soi ».